

Daniel ARANJO

Professeur des Universités, Université du Sud (Toulon-Var)

**CIRCUMNAVIGATION  
DANS LES BAGAGES DE SIDOINE  
ENTRE BARBARES ET ARIENS  
AUX IV<sup>ème</sup>/V<sup>ème</sup> SIÈCLES**



Loupian (Hérault), villa romaine, mosaïques du V<sup>ème</sup> s.,  
en royaume wisigoth (sud de la Gaule-Espagne).

J'ai mes auteurs tardifs, à qui j'ai besoin de revenir de loin en loin, mais régulièrement. Le dernier grand écrivain latin, Sidoine Apollinaire (vers 431-vers 486), natif de Lyon (la capitale des Burgondes, qu'il insulte et déteste, alors que ce furent les plus civilisés de nos Barbares) et évêque de Clermont-Ferrand, que les Goths finiront par prendre, est de ceux-là, le premier de ceux-là, à côté d'autres œuvres significatives

et qui, du reste, peuvent souvent valoir en elles-mêmes, à titre littéraire, et pas seulement documentaire, même si c'est celui-ci qui m'intéresse d'abord : le Latin Firmicus Maternus (né vers 300-310), ancien avocat, astrologue réputé converti au christianisme ; Julien, dit l'Apostat (jeune empereur en 361-363) avec en particulier son œuvre ultime, *Contre les Galiléens* (hiver 362-363) ; le journal de voyage en vers d'un Gallo-Romain, Rutilius Namatianus, *Sur son retour*, écrit en 417... Le dernier écrivain grec, Synésios (vers 370-vers 414), lui, était de Cyrène, une ville dont on a tant évoqué la région ces derniers temps, très vieille ville grecque de Libye fondée au VII<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., de langue dorienne, spartiate, assez virile (celle des colons fondateurs, venus de l'île de Théra, elle-même colonie lacédémonienne). De culture grecque et néoplatonicienne, à base païenne, ancien élève d'Hypathie à Alexandrie, il fut élu évêque de Ptolémaïs (l'actuel port de *Tulmaythah*, dont le nom arabe n'a pas encore effacé l'origine grecque) et demeure pour nous l'auteur d'hymnes paléochrétiens à coloration platonicienne écrits dans cette langue toute locale (le christianisme n'est-il pas la langue de l'Incarnation ?), le reste de son œuvre l'étant en grec littéraire, c'est-à-dire en attique classicisant, si longtemps après l'âge classique de l'Attique et d'Athènes : 157 Lettres (la partie de son œuvre que je préfère), un éloge de la calvitie (disponible chez le bel éditeur Arléa), un traité néo-platonisant sur les rêves, passionnant, syncrétique et qui sent bien son époque finale, un ouvrage sur l'écrivain Dion de Pruse (Dion Chrysostome), etc..

Rutilius Namatianus a, de son côté, laissé un journal de voyage en distiques élégiaques, *Sur son retour* (qui a toujours eu des inconditionnels, dont le Huysmans d'*À rebours*, et avec lequel je pérégrine souvent dans ce secteur), écrit sept ans après le premier sac de Rome par les Wisigoths d'Alaric 1<sup>er</sup> (24-27 août 410), sur son retour de Rome en Gaule, incomplet puisqu'il s'arrête à hauteur de Luna, le port des montagnes et innombrables carrières de marbre de Carrare (*Luni*, de nos jours), le tout à l'intérieur et le long des côtes d'une Italie déjà trouée d'invasions barbares, et très réceptive, dans la campagne, aux cultes orientaux, si florissants à la fin de l'Antiquité romaine. Car les derniers concurrents du Christ, dans les campagnes ou non, sont d'origine orientale,

comme le Christ lui-même, le dernier étant Mithra, le *Sol invictus*, dieu de la lumière d'origine perse, né un 25 décembre du roc parmi des chants de bergers, qui, lui, était plutôt un dieu de garnisons, de fonctionnaires, ouvert aux esclaves mais interdit aux femmes (l'une des causes de sa défaite face à Jésus avec les limites du salut, seulement biocosmique, promis à ses fidèles).

Car c'est bien ici qu'il faut mentionner tous les éléments qui sont communs à ces cultes parfois voisins et d'autant plus féroce-ment rivaux, la lecture d'un ouvrage, que personnellement j'adore<sup>1</sup> (par le réel feu sacré ou le magnétisme nocturne de ces cultes parfois inconnus qu'il sauvegarde à sa façon jusqu'à nous, au contact du feu judéo-chrétien<sup>2</sup>), *L'Erreur des religions païennes* (vers 346) de Maternus Firmicus, étant de ce point de vue passionnante quand nous voyons ce converti frapper, à coup d'Ancien et de Nouveau Testament, contre le paganisme et en dissocier les fausses parentés, pour lui explicitement démoniaques, avec le christianisme : par exemple la pierre d'où est né Mithra, des diverses « pierres » angulaires, de tout autre sorte d'ailleurs, de la tradition judéo-chrétienne : « Par la vertu de cette pierre, c'est-à-dire de notre Seigneur Jésus-Christ, vos dieux et la multitude de vos temples doivent tomber un jour. C'est ce que Daniel a expliqué sans ambages dans ses vénérables prophéties. » (XX, 4, édition et traduction R. Turcan, Budé, 1982, p. 123) « Des ressemblances cultuelles ou théologiques (comme le thème du dieu mort et ressuscité ou remémbré), le fait aussi que les rituels initiatiques répondaient aux mêmes besoins

---

<sup>1</sup> plus que son éditeur et traducteur, R. Turcan, qui me disait dernièrement dans une interview : « Je n'ai trouvé aucun plaisir au latin de Firmicus Maternus. Les trémolos de sa grandiloquence polémique, ses redondances et ses tautologies me fatiguent et m'exaspèrent. » *Le Courrier international de la francophilie*, Galati, Roumanie, août 2011.

<sup>2</sup> Nous devons les ouvrages anti-chrétiens de Julien l'Apostat, *Contre les Galiléens* (hiver 362-363), et du philosophe épicurien Celse, *Le Discours vrai* (sans doute 178), aux citations très étendues qu'en ont données, respectivement, leurs réfuteurs chrétiens, Cyrille d'Alexandrie et Origène (*Contre Celse*, 248), qu'il s'est ensuite agi de réunir. Passionnant ouvrage que ce dernier qui s'en prend à un christianisme encore dans les limbes (II<sup>ème</sup> s.), vécu comme une secte du judaïsme, à la mauvaise réputation, et, par exemple, à sa tendance profonde, innée, constitutive au schisme interne (donc à introduire dans son universelle et conquérante unité de la diversité, ou plutôt de furieuses altérités). « Il est une race nouvelle d'hommes, nés d'hier, sans patrie ni traditions, ligés contre toutes les institutions religieuses et civiles, poursuivis par la justice, universellement notés d'infamie, mais se faisant gloire de l'exécration commune : ce sont les chrétiens. » (Celse, début de son *Discours vrai*). Voir Louis ROUGIER, *Celse contre les chrétiens*, Éditions du Siècle, 1925, rééd. Labyrinthe, 1997.

psychologiques et moraux que le christianisme, rendaient d'autant plus urgentes les mises au point apologétiques. » (R. Turcan, p. 46)<sup>3</sup>

Mais revenons plutôt maintenant au début du voyage de Rutilius Namatianus le Gallo-Romain, donc descendant comme Sidoine d'un peuple de colonisés, qui, à son départ de Rome, pourtant récemment mise à sac, salue sa Ville Éternelle de ce clair airain, en termes particulièrement absolus et universels, sinon tautologiques, au plan sidéral et spatio-temporel (c'est au contact de l'autre - ici du tout récent Wisigoth, jamais nommé - que s'exalte souvent l'ethnocentrisme) : « Écoute, reine si belle du monde que tu régis, Rome admise au ciel sidéral ! Écoute, mère des hommes et mère des dieux, nous ne sommes pas loin du ciel par tes temples ! [...] Tu as fait des nations les plus distantes une seule patrie ; celles qui n'avaient pas de lois se sont bien trouvées de subir ta domination ; et, en offrant aux vaincus de partager tes propres lois<sup>4</sup>, tu as fait une cité de ce qui jadis était l'univers ! [...] Tu es moins grande pour régner que pour mériter de régner : tu surpasses par tes propres exploits des exploits colossaux. S'efforcer de dénombrer tes hauts monuments de gloire où s'entassent les trophées, ce serait vouloir compter les étoiles. [...] Et, comme la torche qu'on incline reprend de

---

<sup>3</sup> On trouvera parfois un peu le même souci chez Julien l'Apostat, mais dans l'autre sens, par exemple quand il renvoie quasi dos à dos Homère avec ses Aloades qui s'avisent de placer trois montagnes l'une sur l'autre « afin que le ciel fût accessible » (*Od.*, XI, 316) et les « fariboles » de la Tour de Babel de « (s)es pauvres amis » judéo-chrétiens : « Admettons que tous les hommes aient été réunis par l'utilisation d'une seule langue et d'une seule parole, qu'ils aient transformé toute la terre en briques et qu'ils l'aient creusée ; quand pourraient-ils atteindre le ciel même en rendant leur ouvrage plus allongé qu'un fil que l'on déroule ? » (*L'Empereur Julien, Contre les Galiléens*, Ousia éd., Bruxelles, 1995, p. 42-43, tr. fr. Christopher Gérard) Babel au pied, rationaliste, de la lettre ! Pas forcément plus idiot que ce pasteur batave qui vient de construire une Arche de Noé en bois selon le nombre exact de coudées précisé par la Bible, et va y placer tout un petit zoo vivant, navigant et payant. Autre lecture littéraliste et rationaliste : « "Vendez vos biens et donnez-les aux pauvres [...] (*Luc*, 12, 3)" [...] Si tout est vendu, comment une maison peut-elle être honorée ou même une famille ? De plus, si tout était vendu au même moment dans la cité, on ne trouverait plus d'acheteur, c'est l'évidence même et cela sans dire ! » (*Julien, ib.*, p. 73)

<sup>4</sup> C'est ce qui peut expliquer, alors même que Rome est affaiblie, le patriotisme romain des Gaulois Sidoine Apollinaire (qui se souvient quand il le faut de la victoire gauloise de Gergovie en pays arverne, *Panegyrique d'Avitus*, vv. 151-152), et R. Namatianus dont nous ne connaissons pas d'ailleurs exactement le lieu de naissance. Et l'on sait que les Daces sont si heureux de leur grand homme, l'Empereur Trajan et de sa colonisation (campagnes de 101-102 puis de 105-106), donc de la langue qu'il leur a laissée (l'une des langues latines les plus conservatrices, comme le sont souvent, par nécessité physique, les langues périphériques et insulaires ou insularisées par un environnement étranger, slave ici), que ce sont même les seuls Latins à avoir choisi de s'appeler « Ro(u)mains » (*roman*, en roumain, cf. *Romania*), et ce alors même que, depuis au moins 274, l'Empire les a laissés en grande partie derrière sa frontière officielle : le Danube. « Trajan le vaillant, le pieux, l'honnête, l'infatigable. Captive, c'est un tel Maître que je souhaite. Mais Trajan peut-il être égalé... » (*Panegyrique d'Avitus, Poèmes*, tome 1, coll. Budé, p. 58-59 ; c'est Rome qui parle).

nouvelles forces, plus brillante après un sort humilié, tu aspiras aux hauteurs. Les temps qui te restent ne sont subordonnés à aucune limite, tant que la terre demeurera, tant que le ciel portera des astres ! » (I, vv. 47-138, *passim*)<sup>5</sup>

Sidoine, lui, sera beaucoup plus clair quand il fait parler, non sans force rhétorique, au début de son *Panegyrique d'Avitus*, une Rome « au pas traînant », « cheveux couverts de poussière et non d'un casque » : « Et alors qu'autrefois je me plaignais des limites trop étroites du monde, aujourd'hui la ville même de Rome n'est plus pour moi un rempart [...] je vois mon règne s'en aller en lambeaux, alors qu'autrefois j'étais reine. » (*Panegyrique d'Avitus, Poèmes*, tome 1, coll. Budé, p. 56, 58 ; panegyrique prononcé le 1<sup>er</sup> janvier 456, peu après le sac de Rome par Genséric l'année précédente, exactement comme le début du poème de R. Namatianus fait suite au sac d'Alaric<sup>6</sup>).

Et puisque c'est souvent dans le voyage (en général à l'étranger) que se voient et parfois s'exacerbent les différences, que s'affichent archétypes, stéréotypes, ethnocentrisme, exaltation ethnocentrique de soi, mépris stéréotypé de l'autre, exaltation idéale et archétypique de l'autre (l'Égypte, terre du divin pour plus d'un auteur antique et même une « providentielle » Fuite en Égypte pour l'enfant Jésus), recopions en détail pour l'intérêt et le plaisir cet épisode du voyage de Rutilius Namatianus dans une auberge tenue par un Juif lors d'une halte à Falérie, dans le voisinage de l'île d'Elbe (à ne pas confondre donc avec l'actuelle Faleria dans le Latium et la province de Viterbe) :

« Notre épuisante randonnée s'arrête dans le voisinage, à Falérie, quoique Phébus eût à peine accompli la moitié de sa course. C'était juste au moment où les paysans (*pagi*) en liesse, répandus aux carrefours rustiques, berçaient leurs âmes lasses

---

<sup>5</sup> Traduction du très beau lettré et latiniste que fut Maurice RAT, *Anthologie des poètes latins*, Garnier Frères, 1936, p. 569-573.

<sup>6</sup> Alors même que Rome, depuis 402, n'était déjà plus même la capitale administrative, mais Ravenne, et que la puissance désormais habite avec la personne du Souverain, loin du Tibre (Sidoine fait plus précisément allusion à cet état de fait et de droit aux vv. 100-104).

en des réjouissances sacrées. C'était, en effet, le jour où Osiris enfin ressuscité fait lever pour de nouvelles moissons les grasses semences.

Descendus de nos bateaux, nous gagnons une hôtellerie et flânon dans ses bosquets ; un délicieux étang aux eaux encloses nous charme. La largeur et la profondeur de ses ondes permet aux poissons frétilants de s'ébattre au milieu de viviers.

Mais l'aubergiste, plus dur qu'Antiphatès<sup>7</sup> pour ses hôtes, nous fit payer cher notre hâte en ce riant séjour. Le tenancier du lieu était un Juif hargneux, un animal incompatible avec la nourriture humaine. Il nous porte en compte les arbrisseaux meurtris, les algues foulées, et crie au désastre parce que nous avons prélevé un peu d'eau. Nous rendons les injures qu'elle mérite à cette race immonde, qui – souche de folie – a tant à cœur son froid sabbat, mais dont le cœur est encore plus froid que la religion. Un jour sur sept est pour elle condamné à un honteux engourdissement, qui est comme la veule image de son dieu harassé. Quant aux autres extravagances de cette bande d'esclaves imposteurs, je ne pense pas que même tous les enfants du monde y pourraient croire. Ah ! plutôt au ciel que la Judée n'eût jamais été soumise par les campagnes de Pompée et par l'autorité suprême de Titus ! Cette peste est-elle extirpée, que la contagion s'en insinue plus loin, et c'est la nation vaincue qui pèse sur ses vainqueurs ! » (I, vv. 371-398, même traducteur, *op. cit.*, p. 581)

On retrouve ici, en situation concrète et même de paysage tout italien et tout local, un certain nombre de stéréotypes antisémites : celui du Juif dur en affaires, « querelleur » (*querulus*), dont le souci écologique est ici intéressé et tarifé, et une religion incompréhensible, incroyable même pour des cerveaux d'enfants, avec ses habitudes alimentaires (le dédain du porc), étrangères à l'usage humain et une évocation du sabbat ; religion qui ne représente d'ailleurs pas ici l'acmé du stéréotype et comme du devoir de haine de Namatianus à l'égard de cet hôtelier hyper-lestrygon (peuple anthropophage), puisque c'est cette « race immonde »

---

<sup>7</sup> Roi des « Lestrygons robustes, moins hommes que géants » (Homère, *Odyssée*, X, 120), peuple mythique féroce et cannibale.

même (« *obscaena genti* », v. 387<sup>8</sup>) qui est pire que sa religion. Y a-t-il eu, chez le Gallo-Romain, une certaine confusion entre le tombeau provisoire du christianisme et le repos hebdomadaire de Yahweh, d'autant que le stéréotype quand il frappe l'autre ne fait guère dans la nuance mais souvent dans la caricature et l'amalgame<sup>9</sup> ? Pas forcément, tant le *shabbat* reste ici reconnaissable. Ce n'était pas le cas à l'époque de l'Empereur Claude (empereur de 41 à 54, soit juste après le Christ), où l'on confondait volontiers Juifs et chrétiens, encore peu reconnaissables comme tels il est vrai : « Comme les Juifs se soulevaient continuellement, à l'instigation d'un certain Chrestos, il [Claude, donc] les chassa de Rome. » (XXV)<sup>10</sup> Quoi qu'il en soit, que ce *shabbat* soit purement judaïque ou imprégné de christianisme, on peut noter que les aversions théologiques et mystérieuses de Namatianus sont sélectives, et qu'à l'inverse exact de Firmicus Maternus, les sommeils ou léthargies de la divinité orientale qui le dérangent avec Yahweh (et peut-être le Christ) ne le dérangent pas du tout avec Osiris quelques vers à peine plus haut<sup>11</sup>, sur les mêmes lieux, d'ailleurs « paysans » et donc « païens » (*pagi*, vers 373)<sup>12</sup>, s'agit-il même, comme ici, de dieux du sol au départ non autochtones.

Ce passage n'étant du reste que l'un de ceux qui illustrent une certaine tradition antisémite gréco-latine, en particulier chez les Stoïciens<sup>13</sup> ; alors qu'au contraire un Sidoine Apollinaire, comme maint autre auteur chrétien, n'auront rien contre cette race dès lors que

---

<sup>8</sup> Mais en latin « *obscaenus* » (« *obscaenus* ») ne signifie pas forcément, tant s'en faut, « obscène » mais d'abord « de mauvais augure », et enfin « immonde ». À noter d'ailleurs que Maurice Rat a sauté dans son texte latin comme dans sa traduction et remplacé par trois points de suspension (mœurs éditoriales d'une autre époque : 1936 !) le vers 388, explicitement sexuel : « (race immonde) qui se mutile sans pudeur l'extrémité (*caput*, « la tête ») génitale » (tr. littérale) (*obscaena* en latin, au neutre pl., pouvant du reste désigner les parties viriles)

<sup>9</sup> Les non-musulmans confondent souvent chi'ites et sunnites et mettent souvent tous les musulmans dans le même panier ; comme le font souvent les non-chrétiens avec les chrétiens ; alors que c'est au contraire la proximité à l'intérieur d'une même référence à la Divinité qui exacerbe l'hostilité et l'altérité entre frères ennemis et suscite de féroces guerres de religion, quasi civiles, et qui sont souvent civiles (France de la Renaissance, Irak, Liban). Sans oublier l'opposition entre ariens et chrétiens catholiques aux IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècle, sur laquelle nous reviendrons.

<sup>10</sup> SUÉTONE, *Vies des douze Césars, Claude-Néron*, traduction Henri Ailloud, relue par Jean Maurin, Les Belles Lettres, « Classiques en poche », bilingue, 1996, p. 51.

<sup>11</sup> Trois jours de deuil en souvenir de la perte du dieu, du 31 octobre au 2 novembre, les réjouissances pour sa « trouvaille » (*heuresis*) se situant le 3 novembre ; indice d'ailleurs décisif pour établir le calendrier et retrouver les dates du voyage. Firmicus Maternus, lui, oppose la mort provisoire d'Osiris (II) et de telle autre divinité nocturne, difficile d'ailleurs à identifier (XXII), contrefaçons diaboliques, à la seule résurrection et à la seule onction véritables, celles du Christ : « Une certaine nuit, on couche une idole sur le dos dans une civière, et l'on gémit sur elle avec des pleurs réglés en cadence. Puis, quand on s'est bien rassasié de feintes lamentations, on apporte un flambeau. Alors le prêtre oint la gorge de tous ceux qui pleuraient. Après cette onction, le prêtre lentement leur murmure et chuchote ces mots :

Soyez confiants, ô mystes : le dieu est sauvé  
Et pour nous le salut sortira de nos peines. » (XXII, 1).

<sup>12</sup> « Nous assistons ici à la transition entre le sens de *paganus*, « villageois », et celui de *paganus*, « païen ». » (F. PRÉCHAC, *Sur son retour*, coll. Budé, 2005, p. 41)

<sup>13</sup> Voir à ce sujet la longue note de la page 21 dans l'édition Budé du poème.

ses représentants se convertissent à la vraie foi, réservant son mépris à sa seule « secte » (*secta*; *Lettres*, III, 4, 1) : « La présente lettre vous recommande un Juif, non que me plaise l'erreur par laquelle périssent ceux qui en sont enveloppés, mais parce qu'il ne convient pas que nous condamnions sans retour un d'entre eux, tant qu'il est en vie : on peut encore espérer d'être absous, tant qu'on dispose des moyens de se convertir. » (*Lettres*, VI, 11, 1)<sup>14</sup> ; ce qui sera du reste le cas du Juif d'une lettre des environs 478 à l'évêque Nunechius : « Juif par la race, il a cependant choisi d'être compté comme fils d'Israël par la foi plutôt que par le sang ; aspirant au titre de citoyen de la cité céleste et méprisant la lettre qui tue pour l'esprit qui vivifie » (VIII, 13, 3)<sup>15</sup> Quant à la campagne de Titus que regrette Rutilius, que dire sinon que les Juifs nourrissent exactement le même terrible remords, puisque, sans elle, le Temple de Jérusalem serait encore debout ?

Qui est davantage autre et l'autre pour le païen Namatianus ? Le Juif ; ou le moine chrétien de l'île Capraria (*Capraia* aujourd'hui), au nord-ouest de l'île d'Elbe, sur le chemin et à proximité de la Corse ? Difficile à dire : « Comme nous progressons vers le large, voici que surgit Capraria, île repoussante, pleine de ces hommes qui fuient la lumière. Ils s'appellent eux-mêmes les moines (surnom grec) [*monachos Graio cognomine*], parce qu'ils veulent vivre seuls, sans témoin. Ils craignent les faveurs de la fortune, tout en en redoutant les rigueurs. Se peut-il qu'on se rende volontairement malheureux, par peur de l'être ? Quelle est donc cette rage stupide de cervelles à l'envers ? À force de craindre les maux de la vie, ne pas pouvoir en accepter les biens ? » (I, vv. 439-446 ; même traducteur, p. 583 et 585) Passage qui ne manque d'ailleurs pas de force rhétorique ni d'une certaine grandeur dans son indignation humaniste qui va surtout au masochisme aberrant de la réclusion monacale, même si le reste du christianisme doit être particulièrement intolérable (au moins autant que ses administrés chrétiens de Bithynie à Pline le Jeune<sup>16</sup>) à ce païen au tempérament bien trempé qu'est Rutilius Namatianus, qui nous est à la fois si peu connu et comme si proche et familier.

Passons maintenant à d'autres moines d'époque et de la même époque, ceux-ci du désert égyptien, explicitement « barbares », mais de tout autre façon, ceux dont parle Synésios de Cyrène, dans son *Dion* (7-8), puisque « barbares » est ici à entendre d'abord au sens ethnique de non-Grec, qu'on a affaire à des Égyptiens et que le monachisme copte s'est développé à

---

<sup>14</sup> Sidoine APOLINNAIRE, tome III, traduction A. Loyen, coll. Budé, 1970, p. 25.

<sup>15</sup> *Ib.*, p. 121-122.

<sup>16</sup> On connaît sa fameuse lettre sur les chrétiens (X, 96), dont on a d'ailleurs parfois contesté l'authenticité.

partir du IV<sup>ème</sup> siècle. Point de vue intéressant entre tous parce que ce paléochrétien de culture grecque et platonicienne, désireux d'absolu, admire ces moines, mais sans pouvoir suivre leur extrémisme contemplatif, par trop oriental et « barbare » à son gré, au reste impossible à imposer à la nature humaine en permanence en dehors, chez eux, de « quelques individus d'une infime élite » (7,3) ; d'où nécessité de règles et d'occupations terrestres, comme la vannerie conventuelle, y compris chez ceux-ci qui, à l'exemple des dieux d'Homère, « ne mangent pas le pain ni ne boivent le vin aux sombres feux » (Homère) (7,1).

Car « le Barbare s'en tient à une résolution avec plus de constance que le Grec : vers quelque but qu'il s'élançe, c'est avec impétuosité et sans esprit d'abandon. Le Grec, lui, est policé, et tempéré par plus de douceur : ainsi il est plus prompte à se relâcher.

Pour ma part, je voudrais bien que notre nature tende toujours à la contemplation. Mais cela est manifestement impossible. » (7, 5 ; 8, 1)<sup>17</sup>

Et ce alors même que Synésios a pu signer ces hymnes-ci, dans son dorien local :

« Laisse vite, en montant aux cieux,  
À la terre ce qui est terre.  
Bientôt, tu te mêles au Père,  
Et, dieu, tu vas danser en Dieu. »<sup>18</sup>

« Allons, ô mon âme,  
aux hymnes sacrés  
accorde tes soins,  
apaise les taons  
des désirs matériels.  
Tantôt jusqu'aux enceintes  
consacrées à ton auguste mystère,  
en suppliant je suis venu ;  
tantôt jusqu'au sommet  
des montagnes illustres,  
en suppliant je suis venu ;  
tantôt de la Libye désertique

---

<sup>17</sup> SYNÉSIOS DE CYRÈNE, *Opuscules*, tome 4, traduction Noël Aujoulat, coll. Budé, 2004, p. 158, 159.

<sup>18</sup> « La Danse en Dieu » (tr. fr. Robert Brasillach), *Anthologie de la Poésie Grecque*, Livre de poche, 1968, p. 450.

j'ai rejoint la vallée immense  
en ces terres du Sud  
qu'aucun souffle impie ne souille.  
Unité des unités, Origine  
pré-essentielle des origines... »<sup>19</sup>

Le monachisme se retrouvera aussi, plus naturellement encore, chez l'évêque Sidoine Apollinaire, avec en particulier les îles de Lérins de notre actuelle Côte d'Azur, mentionnées à plusieurs reprises dans son œuvre. Ainsi dans ce poème à l'un de ses amis, l'évêque Faustus, où la plus haute dignité de l'âme et de l'amitié fait bon ménage avec la plus basse rhétorique (pour faire un jeu de mots à sa façon) et ses très sérieux jeux de mots, apitoyés et appuyés, sur les jeûnes « farcis » des psaumes dont on les « engraisse » ou sur les hauteurs spirituelles de l'île plate aujourd'hui nommée Saint-Honorat, face à Cannes : « ou que ce soit Lérins qui serre sur son cœur son ancien père, toutes les fois que tu y viens, malgré la fatigue de l'âge, te mettre au service de tes disciples, au lieu de goûter longuement le repos, Lérins où tu consens à peine à prendre la détente du sommeil, à peine des aliments cuits pour mener une vie d'abstinence et engraisser tes jeûnes des psaumes dont tu les farcis, enseignant à tes frères quelles Éminences [*montes* <sup>20</sup>] cette île pourtant si plate a envoyées au ciel » (poème XVI, vv. 104-110)<sup>21</sup>

La figure de style utilisée ici par Sidoine se nomme l'antanaclase (utilisation d'un mot ou d'un concept, au besoin répété, en deux sens différents, par exemple au propre et au figuré). Cette figure est utilisée dans le langage précieux (par exemple chez Racine : « Brûlé de plus de feux que je n'en allumai » avec ellipse de « feux », non répété) et surtout ironique (elle est fréquente chez les humoristes, qui font sans doute de l'antanaclase sans le savoir). Sauf qu'ici l'attitude édifiante et sans doute « précieuse » du très pie Sidoine n'est en rien ironique, fût-ce pour se plaindre aimablement, avec humour, de l'indigestion de jeûnes dont se repaît son admirable ami sur les îles de Lérins. Et, quoique elliptique du terme qui n'est point ici répété, n'est point du tout elliptique de l'idée qui, elle, est répétée au sens figuré (« engraisser », « farcis »), même si l'original latin est plus concis<sup>22</sup>, sur la base d'un sens propre et même très

---

<sup>19</sup> Traduction-adaptation personnelle de quelques passages de l'*Hymne I*, écrit en vers anapestiques très effilés.

<sup>20</sup> Donc quelles « montagnes » de perfection ; le traducteur a sans doute rendu l'hyperbole par la majuscule, absente du texte original, plutôt que par une traduction littérale, par trop ridicule en français, selon un procédé de transposition-compensation bien connu des traducteurs. « Le plus souvent, des transactions s'imposent, qui sont autant de sacrifices. » (Christian LACOMBRADÉ, traducteur de Synésios de Cyrène, *Hymnes*, coll. Budé, p. 33)

<sup>21</sup> Sidoine, *op. cit.*, t. 1, p. 124.

<sup>22</sup> « *insertis pinguis ieiuna psalmis* » (v. 108)

physique au départ : « une vie d'abstinence » faite d'« aliments cuits ».

### Quand on coupe les cheveux (de la Divinité) en trois, ou pas...

Altérité, diversité, altérité du Barbare même ou du Juif, pas toujours péjorative, tout cela est, on le voit, particulièrement imbriqué dans cette longue époque de transition où il s'est agi aussi pour des mortels de vivre, de survivre, et de penser à leur salut, comme nous dans la nôtre.

J'en resterai ici à quelques exemples-limites. Par exemple, à l'opposition entre ariens et catholiques aux IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècles, les Ariens – eux-mêmes divers, et répartis en quelques courants – insistant sur la distance entre le Père divin et sa créature, le fils humain, puisqu'ils niaient l'unité et la consubstantialité des trois personnes de la Trinité et donc la divinité du Christ. Et puisque nous citons plus haut l'ouvrage de Maternus Firmicus, *L'Erreur des religions païennes*, mentionnons qu'il y incite souvent nommément à la répression anti-païenne ses deux co-dédicataires, les deux « très-saints » (*sacratissimi*) Augustes alors régnants, les co-empereurs Constantius (Constance II) et Constans (Constant I<sup>er</sup>), deux des quatre fils de l'Empereur Constantin, converti au christianisme, qui réunira en 325 en Anatolie le concile anti-arien de Nicée (d'où provient notre *Credo*, commun aux trois grandes formes de christianisme actuel) et qui se fera baptiser sur son lit de mort, mais par un évêque arien. Et si les deux co-dédicataires de Firmicus sont tous deux alors co-empereurs, c'est qu'à la mort de Constantin, les trois fils survivants (un quatrième, Crispus, avait été occis sur ordre de son propre père en 326) ont commencé par faire exécuter deux de leurs cousins, également co-héritiers, puis que Constant, Empereur du Centre, a fait tuer son propre frère Constantin II en 340, s'attribuant au passage son Empire d'Occident, avant de se faire lui-même tuer par un de ses généraux, Magnence (qui usurpe le titre d'Empereur). Constance II (Empereur d'Orient) le vaincra et, après réduction d'un autre général usurpateur, Silvanus, deviendra en 355 le maître incontesté du monde romain. Tout ce monde-là, chrétien, évidemment, et chrétien fervent. Constant, pour compliquer les choses, étant à l'époque du *De errore* de Firmicus, nicéen, son co-empereur de frère Constance arien et, malgré de louables tentatives de rapprochement entre factions contraires, laissant à la fin de son long règne (337-361 comme co-empereur ; 355-361 comme Empereur unique) une église désunie.

Le successeur de Constance sera, après quelques épisodes dialectiques, son cousin Julien, dit l'Apostat (331 ou 332-363) (lui-même d'abord usurpateur, finalement reconnu pour successeur par son parent malade), qui, élevé dans le christianisme arien, mais surtout familier des philosophes, amorcera, comme on sait, une réaction païenne, forte d'une pensée religieuse et philosophique originale, syncrétique, bien d'époque, auteur, entre autres, d'une encyclique païenne (*Sur Hélios-Roi*) et d'un acariâtre pamphlet *Contre les Galiléens*, dont la restauration officielle s'inspirera des structures de l'Église pour mieux s'y opposer mais, poignante, sera brève et provisoire (empereur deux ans en 361-363, mort à peine à plus de 30 ans), nous laissant au passage une grande œuvre et l'une des personnalités les plus fascinantes, foisonnante et fulgurante, sombre, lumineuse, voire ironique, de l'Antiquité ; tout cela sur fond de guerre avec les voisins et d'invasions barbares dans l'Empire, puisqu'il faut bien être aussi général quand on est empereur, même philosophe, et que d'ailleurs on aime les austères garnisons celtes de l'île de la Cité à Lutèce (en le disant en grec). Un exemple de cette imbrication des contraires : quand le jeune Julien visite les tombes d'Achille et d'Hector (ou considérées comme telles alors) à Troie, sous l'Empire chrétien et arianisant de son cousin Constance II, c'est Pégase, l'évêque du lieu, en fait un crypto-païen, qui s'offre à lui servir de guide : « C'était, selon toute apparence, un païen qui était entré dans l'Église, avait monté les degrés de la hiérarchie cléricale, moins encore peut-être pour flatter les puissants du jour que pour acquérir le pouvoir de protéger et d'entretenir secrètement les sanctuaires idolâtriques. Déguisé en évêque chrétien, il se faisait ainsi le gardien de la Troie homérique, le sacristain mystérieux de ses temples. Nous retrouverons ce Pégase dans un autre endroit de l'histoire de Julien ; mais alors, les temps auxquels il aspirait étant venus, il aura jeté le masque et échangé publiquement les insignes de l'évêque contre les bandelettes du pontife païen. » (Paul Allard)<sup>23</sup>. Finissons ce moment de grande dialectique par l'édit de tolérance de Julien (362) qui autorisera toutes les religions, abrogera les mesures prises non seulement contre le paganisme mais aussi contre les Juifs et les chrétiens qui ne suivaient pas le credo arien, espérant ainsi affaiblir le christianisme en ranimant ses querelles intestines, parfois plus dures qu'à l'égard du commun adversaire païen.

Ariens et catholiques avaient-ils d'ailleurs l'impression de partager la même référence

---

<sup>23</sup> [www.mediterranee-antique.info/.../Allard/Julien\\_Apostat](http://www.mediterranee-antique.info/.../Allard/Julien_Apostat), chapitre 1<sup>er</sup>, I, dont je conseille la lecture, comme de l'ensemble, passionnante et particulièrement aisée, nonobstant la confusion de l'époque et des situations.

chrétienne ? On n'a pas cette impression-là, à lire par exemple la première lettre, datable de Toulouse vers 455, de Sidoine Apollinaire, décrivant avec longs éloges (pour une fois) le roi wisigoth Théodoric II - qui, il est vrai, avait fait de son beau-père un très éphémère empereur romain : « Veux-tu le détail de son activité journalière, celle qui se déploie en public ? Il se rend, avec une suite très peu nombreuse, aux cérémonies tenues avant le jour par les prêtres de sa religion et témoigne au culte d'un grand empressement, bien que (soit dit entre nous) on puisse observer que ces marques extérieures de dévotion sont plus affaire d'habitude que de conviction. » (*Lettres*, I, 2 ; notons l'expression « sa religion », du moins chez ce traducteur)<sup>24</sup>

L'évêque catholique Sidoine Apollinaire qui ne rencontrera d'ailleurs, finalement, que des Barbares ariens sur son chemin en Gaule, Goths (Wisigoths) du sud de la Gaule et d'Espagne avec leur capitale Toulouse, Burgondes avec leur capitale Lyon. Pourquoi ? Tout simplement parce que tous les Barbares, sauf les Francs, sont ariens et qu'au milieu du IV<sup>ème</sup> siècle, les évêques Photin à Sirmium (Illyrie), Valens à Mursa en Pannonie (Hongrie actuelle) et son voisin Ursace à Singidunum en Mésie (au sud du cours inférieur du Danube) sont ariens et que cet ancrage arien proche du Danube concourt, lors de leur migration sur ce secteur, à la conversion à l'arianisme des Wisigoths et des Vandales par l'évêque goth Wulfila. Les Wisigoths convertissent à leur tour les Suèves, et probablement les Burgondes, au V<sup>ème</sup> siècle, lors de leur domination en Espagne et en Gaule. L'opposition farouche des chrétiens catholiques romains à l'arianisme est un obstacle à l'assimilation des peuples fédérés installés dans l'Empire romain. Comme ils ont besoin de collaborer avec les élites romaines, ces peuples germaniques se rallient au christianisme catholique. Les Burgondes se convertissent les premiers au V<sup>ème</sup> siècle, après la mort de Sidoine, le royaume suève (Nord-Ouest de l'Espagne) vers 550 et les Wisigoths au concile de Tolède en 589. Les foyers vandale d'Afrique et ostrogoth d'Italie disparaissent lors des reconquêtes de l'empereur byzantin Justinien I<sup>er</sup> au VI<sup>ème</sup> siècle, et les Lombards étant les derniers à abandonner cette hérésie, au reste fort logique et dont on comprend la longue séduction<sup>25</sup>, entre 653 et 661.

---

<sup>24</sup> Sidoine APOLLINAIRE, tome II, coll. Budé, trad. A. Loyen, p. 5 ; texte original : *sacerdotum suorum coetus* (« les assemblées de ses prêtres », traduit par A. Loyen par les « cérémonies tenues par les prêtres de sa religion », avec *sacerdotum suorum* génitif subjectif, ce qui semble bien être le cas : « les assemblées réunies par ses prêtres » ; et non objectif, qui signifierait « les assemblées constituées de ses prêtres »).

<sup>25</sup> C'est la vision du Christ que l'on trouve par exemple chez le chrétien libanais Khalil Gibran, auteur d'un chef-d'œuvre (entre autres de composition), *Jésus fils de l'homme* (1928), au titre transparent (fils de l'homme, et non Dieu), quasi arien ; auteur inhumé dans un site chrétien, à Bcharré, et honoré par un maximum de Libanais, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, de diverses confessions.

« On se querellait depuis longtemps sur la Trinité, lorsque Arius se mêla de la querelle dans la disputeuse ville d'Alexandrie, où Euclide n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles et justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins; les Parisiens mêmes n'en approchent pas. [...] Les Grecs égyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre : mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. » (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, édition en ligne, article « Arianisme » ; allusion à cette place forte des Trinitaires que fut l'Alexandrie de l'évêque Alexandros)<sup>26</sup>

Où l'on se disputait en grec, avec la précision conceptuelle et la plasticité que permet le grec, dont le vocabulaire est plus nombreux, plus technique et plus précis que celui du latin ; au point qu'on dut créer le terme latin *consubstantialis* pour rendre le terme grec *homoousios* apparu lors du concile de Nicée sur cette affaire de Trinité. Et si l'on parlait d'abord grec à Alexandrie d'Égypte, c'est qu'il faut toujours avoir en tête – outre la diversité des diverses langues, souvent germaniques, des envahisseurs qui, le plus souvent, n'ont pas laissé de trace, sinon muette, par les témoignages latins ou grecs parfois les plus fortuits – la division de tout ce monde en Occident latinophone et Orient hellénophone et, à partir de 395, entre Empires romains d'Occident et d'Orient (Cyrène, par exemple, est la première grande ville de l'Empire d'Orient, jusque par la lourdeur de ses impôts à payer à Constantinople à l'époque de Synésios), même si les écrivains latins connaissaient presque tous le grec<sup>27</sup> (le contraire est bien plus rare<sup>28</sup>), l'ont parfois traduit (Cicéron fut aussi traducteur de poésie grecque, et il s'agit là d'une part, fort limitée mais non dénuée d'intérêt, de son œuvre), ont pensé ici et là leur théorie de la traduction à partir de leur pratique du grec, ou si un Néron (37-68) pensait souvent en grec, tant il aimait à commenter en acteur dans cette langue, jusqu'au bout, les hasards, sans nul doute exemplaires à ses propres yeux, de sa propre

---

<sup>26</sup> [www.voltaire-integral.com/Html/17/arianisme.htm](http://www.voltaire-integral.com/Html/17/arianisme.htm). Plus tard c'y sera l'évêque Athanase, l'un des grands adversaires de l'empereur arien Constance II.

<sup>27</sup> À l'exception d'un Juvénal (vers 60-vers 130) qui, par fidélité à l'âme romaine, se fait fort de l'ignorer, comme d'ailleurs tout ce qui est orientalisant, y compris les danseuses espagnoles du ventre de Gadès sévissant à Rome.

<sup>28</sup> Notons la belle œuvre de Claudien, Claudius Claudianus, un poète d'Alexandrie et païen (vers 370-vers 408). auteur grec d'une fameuse épopée miniature en latin sur *Le Rapt de Proserpine* et d'une pièce encore connue de nos manuels : une paraphrase du Vieillard de Tarente (Virgile, *Géorgiques*, IV) qui, chez lui, devient celui de Vérone. À l'inverse, un certain nombre d'auteurs mineurs de l'*Anthologie* grecque sont des Romains capables de faire de petits vers grecs ; sans oublier Favorinos d'Arles, star de la sophistique grecque du II<sup>ème</sup> s. ap. J.-C. à l'époque d'Hadrien.

vie et à se regarder mourir en citant au vol un vers d'ailleurs très moyen de *l'Illiade* (« Le galop des chevaux aux pieds rapides frappe mes oreilles », X, 535) quand il entend s'approcher les cavaliers de sa petite apocalypse, et va s'enfoncer le fer dans la gorge avec l'aide de son maître des requêtes Épaphrodite. Julien l'Apostat, né à Constantinople, est un écrivain grec de renom (même quand il chante, on l'a vu, en périodes quasi proustiennes, sa nostalgie des hivers de l'île de la Cité dans son *Misopogon*), dont seule une infime partie de l'œuvre, d'ordre administratif par exemple, est signée en latin.

**« Petit vin auvergnat / Que tu buvais Sidoine / En écoutant le pas / De Rome qui s'éloigne » (Georges Saint-Clair)**

L'autre ? L'Autre... le Barbare, lui-même divers. Les plus barbares sont les Huns qui poussent tout ce monde-là ; par exemple les Vandales (80000 âmes), qui s'entendent avec les Alains (des Caucasiens proches des Iraniens) et avec les Suèves pour franchir le Rhin, et parviennent jusqu'au détroit de Gibraltar, franchi avec l'aide des Juifs locaux (en laissant au passage à jamais son nom à la Vandalousie, du moins selon l'hypothèse traditionnelle d'ailleurs très critiquée) : Saint Augustin en personne les trouvant à Hippone (Bône), dont il est évêque et où il meurt en 430 durant le siège de la ville par Genséric, qui en est vainqueur l'année suivante. Lesquels Vandales occupent ensuite les grandes îles (Sicile, Sardaigne, Corse) en faisant quelques courses sur les côtes italiennes, et disparaissent au bout d'un siècle, du fait de leur petit nombre, de leur refus de se fondre dans la population indigène, voire romaine et de leur défaite en 533 devant le général byzantin Bélisaire, qui avait d'ailleurs des Huns dans son armée.

En fait, Rome, affaiblie, qui conserve son prestige culturel, garde une partie de son territoire, quitte à s'allier avec certains Barbares (contre d'autres, au besoin : Burgondes comme rempart aux Alamans, par exemple, du côté de Bâle, Langres, Besançon), ou à passer des traités avec eux, pour la fourniture de soldats destinés à la

défense de sa terre. C'est ainsi que les deux derniers grands généraux de l'Empire romain sont Stilichon (env. 360-408), de père vandale et de mère romaine, régent de l'Empire loué par Claudien, honni par Rutilius Namatianus<sup>29</sup>, qui sera exécuté en 408 (cette disparition facilitant la tâche du Wisigoth Alaric et son sac de Rome en 410) et Ricimer (405-472), fils d'un Suève, et par sa mère petit-fils du roi wisigoth Wallia, qui passe sa jeunesse à la cour de l'empereur Valentinien III, est nommé commandant en chef des forces armées d'Italie par l'empereur Avitus (le beau-père de Sidoine, éphémère empereur d'un an et 3 mois en 455-456), lui-même imposé par les Wisigoths : Ricimer qui fera, défera, tuera empereur sur empereur sans pouvoir jamais, il est vrai, se faire nommer lui-même à cette charge à cause de son ascendance barbare, bien que l'Empereur Anthémios lui ait donné sa fille Alypia en mariage<sup>30</sup>, ce qui n'empêchera pas son gendre de le tuer en 472 et de proclamer à sa place - à la croisée de diverses influences barbares (vandales) et de celle de l'Empereur d'Orient - le dénommé Olybrius, qui sera en fonction du 11 juillet au 23 octobre, soit à peu près aussi longtemps qu'un ministre de la 4<sup>ème</sup> République ou que tel pape récent (restons-en à ce nom, pittoresque, et parce que certains de ces empereurs sont en effet des fantoches et des Olybrius<sup>31</sup> sous protectorat barbare ou byzantin). Une grosse partie de l'œuvre

---

<sup>29</sup> Le poète gaulois, qui écrit moins de dix ans après l'exécution du Vandale romanisé, tombe à son sujet dans le stéréotype physique avant, lui, le païen de lui reprocher la destruction, aux alentours de l'an 405, des *Livres sibyllins*, sacrés aux yeux des tenants de la religion civique romaine, donnée en gage au christianisme nicéen, et de conclure avec une vraie force rhétorique : « Rome elle-même, Rome était ouverte à ses suppôts en fourrures de bêtes ; elle était captive avant d'être prise. Et il n'a pas opéré seulement, le traître, par les armes des Gètes ; il commença par brûler les oracles secourables des livres Sibyllins [...] il a voulu faire périr le gage où était écrite l'éternité de l'Empire et hâter les tours des fuseaux des Parques encore pleins. Que les tourments de Néron cessent dans le Tartare [...] ! Celui-ci [Stilichon] a assassiné une immortelle, celui-là [Néron] une mortelle ; celui-ci a assassiné la mère du monde, celui-là seulement la sienne. » (II, vers 49-60, *passim* ; trad. J. VESSEREREAU et F. PRÉCHAC, coll. Budé, 2005, p. 36 ; véhémente « digression », selon l'expression même de l'auteur, concluant pratiquement le poème tel qu'il nous est parvenu ; Stilichon est même accusé plus haut, vv. 47-48, d'une opération type cheval de Troie contre Rome ; Gètes : peuplade danubienne - Roumanie actuelle - évoquant par allusion, vague métonymie et amalgame les origines vandales, donc en fait « hongroises », du Régent)

<sup>30</sup> Allusion présente dans la lettre I, 5 de Sidoine (lettre donc de nov. ou déc. 467). Stilichon, de même, avait eu pour épouse Serena, la nièce de l'Empereur Théodose, et leur fille Marie épousera l'empereur Honorius qui, pourtant, fera assassiner en 408 pour complot présumé son beau-père de général souvent victorieux des Barbares.

<sup>31</sup> Le terme « olibrius » du français, cher au Capitaine Haddock, ne semble pas uniquement lié à cet empereur (il y eut deux autres « Olibrius » au III<sup>ème</sup> s., un préfet d'Antioche et un vague gouverneur des Gaules). Il n'en reste pas moins que certains noms de cette époque barbare de décadence, surtout en prononciation française, sont grotesques : « ostrogot », par exemple, alors que le proche « wisigoth », que « vandale » ou « Attila » comportent de tout autres connotations. Nous donnons plus loin un poème contemporain de Georges Saint-Clair sensible, lui, en revanche à la poésie de ces termes.

poétique de Sidoine Apollinaire (tome I de ses *Œuvres* chez Budé, p. 1-77) sera d'ailleurs consacrée, sous forme de *Panegyriques* bourrés de références livresques, de mythologie, de prosopopées, exordes, péroraisons, à trois de ces Olybrius ; exactement, dans l'ordre : Anthémios (578 vers), le prédécesseur impérial de notre Olybrius, Majorien (621 vers) et le beau-père Avitus (638 vers) : « Ô Phébus, toi qui vas voir enfin dans ta course par le monde un homme que tu puisses souffrir comme ton égal, garde tes rayons pour le ciel ; Avitus suffit à la terre. » (début du *Panegyrique* du beau-père, prononcé à Rome le 1<sup>er</sup> janvier 456 pour la prise du consulat par le nouvel empereur)<sup>32</sup>

Dialectique, dialectique ! Hildéric (vers 460-533), l'avant-dernier roi vandale, était fils de la princesse romaine et catholique Eudocia, fille de l'empereur Valentinien III que nous venons de citer (enlevée, il est vrai, à seize ans lors d'un pillage de Rome en 455 et amenée de force à Carthage) ; et Attila lui-même, autre emblème de la cruauté barbare, a été en contact avec la civilisation romaine depuis son enfance. Or les Vandales n'ont pas été toujours plus vandales que les autres Barbares<sup>33</sup> ; ils ont même pu inspirer un très beau roman historique, en prose poétique sentie, à Michel Jobert, *Vandales !* (Albin Michel, 1990) qu'il me dédia en ces termes : « Je vous adresse déjà ce livre, si vous ne l'avez pas sous la main, car j'ai pour lui quelques préférences. » (17 avril 2001) ; le type même de bel ouvrage et de belle ouvrage dont on garde longtemps le profond souvenir et le son : galop même, à étapes, du dedans renfourché, d'un peuple hongrois de 80.000 âmes, apeuré, apeurant, imprégné d'arianisme et de paganisme solaire, depuis l'Espagne aux horizons à teint de terre jusqu'à *Septem Frates* (Ceuta) et à Carthage au V<sup>ème</sup> siècle, où il s'éteint au bout d'un siècle (rive brumeuse où se tient le soleil du début, comme un cheval d'octobre attelé à son havre de rondins, sous l'œil ridé et la rumeur d'une aïeule Héraclide contant origines et fuites, gel régnant, gué noirci). Rien de tel, en effet, le plus souvent, qu'une focalisation interne plus ou moins prolongée, surtout quand comme ici il s'agit de faire revivre « l'épopée fabuleuse d'un peuple injustement

---

<sup>32</sup> Sidoine APOLLINAIRE, tome I, *Poèmes*, tr. A. Loyen, coll. Budé, p. 54.

<sup>33</sup> Ou même que les chrétiens, à Rome, quand ils se servent de ses monuments et statues comme de matériaux : « Pourquoi nous plaindre des Goths et des Vandales, quand ceux qui auraient dû protéger en pères et en tuteurs les pauvres restes de la Rome antique ont depuis longtemps contribué à sa ruine et à son pillage ? » (lettre de Raphaël, superintendant des Beaux-Arts, au pape Léon X, 1518 ; cité par Louis ROUGIER, *Celse contre les chrétiens*, Éditions du Siècle, 1925, rééd. Labyrinthe, 1997, p. 7).

dénigré »<sup>34</sup>, pour désamorcer le cliché quand il s'agit de le dissoudre à la température même du vécu, c'est-à-dire de vivre de l'intérieur la vie d'un groupe donné, même s'il ne faut en rien ignorer les pillages, incendies réels dont les Vandales, à la différence par exemple des Goths, se sont rendus coupables en Gaule.

Alors que l'Autre, à l'inverse, vu de l'extérieur, sera souvent radicalisé, stéréotypé, indifférencié<sup>35</sup>, caractérisé au plan physique dans le sens de la caricature, d'ailleurs sincère et existentiellement ressentie, par exemple à propos de ce Burgonde aux cheveux enduits de beurre rance chez Sidoine :

« La santé ? Bonne, mais pourquoi m'inviter  
à chanter Vénus en des vers folâtres  
lorsque m'assiègent des hordes chevelues,  
lorsque m'assaillent les vocables teutons  
et que j'applaudis en faisant la grimace  
à ce que chante un Burgonde gavé  
qui se cosmétique avec du beurre rance ?  
Veux-tu apprendre ce qui me laisse à court ?  
C'est que, bousculée par des rebecs barbares,  
ma Muse fait fi des six pieds du sénateur  
à voir ces patrons qui mesurent sept pieds !  
Bienheureux tes yeux, tes oreilles aussi,  
bienheureux ton nez, il me plaît de le dire,  
ô toi à qui l'ail ni le sordide oignon  
ne rotent point chaque matin dix godailles !  
toi qu'avant l'aube, tout comme si tu fusses  
leur grand'père ou le mari de leur nourrice,  
ne s'en viennent point quérir d'un même pas  
tant de blonds géants et d'une telle taille

---

<sup>34</sup> Fin de la 4<sup>ème</sup> de couverture de l'ouvrage.

<sup>35</sup> Ainsi le Barbare nomade et autochtone du sable libyen présent dans la Correspondance de Synésios, dont nous ne connaissons l'existence d'ailleurs que par lui, quand ce hobereau du Djebel Akhdar est en butte à ses razzias.

qu'ils n'entreraient point aux cuisines d'un roi.  
En voilà assez et ma Muse se bride :  
ce bref badinage en hendécasyllabes,  
d'aucuns ne vont-ils y voir une satire ? »

(Sidoine, *Poème XII* ; trad. R. Gouast)<sup>36</sup>

Où il entre du reste, à sa façon, plus de poésie que, sauf exception, dans les pléthoriques Panégyriques d'éphémères empereurs que je citai plus haut.

Et pourtant, avec cet Autre, il faudra collaborer et même « collaborer ». Tel ami de Sidoine, Secundinus, dont il apprécie les « triples trochées » (car il y a beaucoup de cénacles heureux et de prosodie dans cette Gaule balkanisée en principautés barbares), a mis en vers les chasses burgondes et Apollinaire lui-même, pu composer pour l'un de ses amis 12 vers mythologiques en distiques élégiaques pour un vase de la reine Ragnahilde, l'épouse du roi goth Euric, mais qui seront signés Evodius, le nom de l'ami, tant il est vrai que ces royaumes restent plus ou moins latinisés et utilisent du personnel romain ; un peu comme le dernier écrivain latin, Venance Fortunat (env. 530-env. 600), pourra écrire pour la reine-abbesse Radegonde, épouse de Clotaire, un poème lui aussi en distiques élégiaques « à propos de fleurs sur un autel ». Car on peut faire du caprice sous les Barbares : *Capriccio* (1942), opéra sur l'opéra à décor français de Richard Strauss, qui aura des problèmes lors de la dénazification de son pays, a pu être placé sous le patronage de Goebbels et être exécuté dans des opéras qui, quelques mois plus tard, devaient voler en éclats sous les bombes alliées (le premier librettiste en fut même Stefan Zweig, juif autrichien, qui se suicidera au Brésil l'année même de la création).

Tel autre ami gallo-romain de Sidoine (ce Sidoine adversaire des Goths) travaille, lui, pour le roi wisigoth de Toulouse et en défend les côtes atlantiques contre

---

<sup>36</sup> René GOUAST, *La Poésie latine*, Seghers, 1972, p. 463 ; notons que le brillant et nerveux traducteur pratique aussi l'hendécasyllabe pour rendre celui, d'ailleurs mentionné, de l'original. Le dédicataire est un sénateur, Catullinus, qui avait demandé à son ami d'enfance Sidoine de composer un épithalame pour son mariage ; ce dont l'empêche, en sa *villula* lyonnaise, le voisinage des fédérés burgondes (« fédérés » : liés par traité, *foedus*, à Rome) ; ce qui nous vaut ce chef-d'œuvre, *felix culpa*, préférable au rhétorique épithalame dont eût pu se fendre en d'autres circonstances le prolix Sidoine.

« les brigantins recourbés » d'un autre Barbare encore plus barbare et (donc ?) très physiquement « typé », le Saxon « aux yeux bleus » : « La ligne de ses cheveux est reportée très haut par le tranchant des ciseaux [...] le crâne en est réduit et le visage allongé. » (*Lettres*, VIII, 9, 5, vers 23, 27) « Cet ennemi est en effet le plus cruel de tous les ennemis. [...] Les naufrages, loin de les effrayer, sont pour eux un moyen de s'entraîner. [...] En outre, [...] ils ont coutume, au moment du départ, de tuer un sur dix de leurs prisonniers, par noyade ou mise en croix, en vertu d'un rite encore plus sinistre du fait qu'il est dû à la superstition, et de répartir ainsi, sous couvert de l'équité d'un tirage au sort, l'iniquité de la mort sur la troupe rassemblée de ceux qui doivent périr. » (*Lettres*, VIII, 6, 14-15)<sup>37</sup>

Sidoine lui-même (gendre d'un éphémère empereur, comme on l'a vu), quand les Goths auront fini par s'approprier Clermont-Ferrand, suite à l'abandon du Berry et de l'Auvergne par Rome au bénéfice d'Euric, destiné à sauver la Narbonnaise, sera emprisonné par le roi wisigoth et arien de Toulouse à Livia (peut-être le Capendu actuel), pestant d'entendre sur son lieu de détention parler le gothique (et que ne donnerions-nous pour avoir le script de ce qu'il lui advint d'entendre alors !), avant de longtemps solliciter une audience du roi, de se soumettre et de le flatter en 59 hendécasyllabes – perdus, depuis, et c'est très bien comme cela – qu'il lui fait parvenir par un « collaborateur », Lampridius. Tout cela donc toujours aussi dialectique.

Avec à l'arrivée une littérature, d'ailleurs attentive avec passion, avec futilité à quantité de problèmes rythmiques ou à tel tour de force formel<sup>38</sup>, qui, avec des fadeurs et une préciosité plus d'une fois ridicule mais sincère dans les fleurs qu'elle tresse au Christ et à la Bible, a opéré une vraie métamorphose au bénéfice de la prose, plus sérieuse que le vers, mieux seyante au clerc, désormais soucieux de l'essentiel et du vital, qui finira saint : « après la mort ce ne sont pas nos petits vers mais nos œuvres

---

<sup>37</sup> *Op. cit.*, tome III, *Lettres*, p. 105, 96-97.

<sup>38</sup> Par exemple, un distique élégiaque palindrome, que Sidoine nomme « rétrograde », c'est-à-dire lisible mot par mot (non lettre par lettre) dans les deux sens ; ou ce vers rétrograde lisible, lettre à lettre et sans rompre la scansion, dans les deux sens : « *Sole medere pedes, ede perede melos* » (« Soigne [ô] solitaire les pieds [des vers], compose, recompose des chants » ; avec un « sole » pas évident du tout à reconnaître comme vocatif de « solus ») (*Lettres*, IX, 14, 4, *op. cit.*, tome III, p. 171)

qui seront mises dans la balance. [...] tout ce que nous donnons est nôtre, tout ce que nous gardons nous est étranger » (VIII, 4, 3-4)<sup>39</sup>. Latin de la vingt-cinquième heure ; sans doute, souvent. Mais il y a aussi certaine nudité d'une lettre de détention à Livia à quoi il nous faudra désormais penser à chaque passage par Cependu, au pied de la montagne d'Alaric (c'est son nom), près de Carcassonne<sup>40</sup> : « Pour le reste, je pense que tes affranchis [qui viennent de me visiter] sont sur la voie du retour [...] Je t'ai envoyé par leurs soins un capuchon de nuit, pour que tu puisses en couvrir, comme il convient, pendant la prière ou le repos, tes membres épuisés par les jeûnes, bien qu'il ne soit guère à propos d'envoyer un vêtement de laine quand l'hiver est fini et que déjà la saison d'été approche. » (Livia, mars 376 ; Lettres, VII, 16, 2)<sup>41</sup> Oui, la lecture de Sidoine et de Synésios de Cyrène a ses limites, évidentes, et quand je les lis trop longtemps, j'ai à l'esprit la pensée du plus mâle latin<sup>42</sup> ou à portée de main une pièce de Sophocle, à l'équilibre et à la sérénité, fût-elle tragique, tout classiques, comme Vème s. demeurant lui-même conscient<sup>43</sup> : il n'en reste pas moins que ces lettres nous permettent de vivre,

---

<sup>39</sup> *Op. cit.*, tome III, *Lettres*, p. 90 ; lettre de Clermont, vers 479 (Sidoine mourra vers 486).

<sup>40</sup> Après avoir par exemple visité la villa romaine de Loupian (Hérault), occupée depuis le milieu du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. jusqu'au milieu du VI<sup>ème</sup> s. ap. et dont le V<sup>ème</sup> s. (époque goth) est marqué par un profond remodelage et d'admirables mosaïques : figuratives et de facture aquitaine d'un côté ; non figuratives et déjà arabesques (déjà assez arabes), de facture syrienne de l'autre. Car on vivait aussi alors, prospérait, créait au milieu un peu des mêmes champs et de ce même espace tout local que nous, ou presque, au temps des Goths de Toulouse. « Le territoire dont fait partie notre villa était sous domination wisigothique. Le Languedoc est sous domination wisigothique à partir du début du V<sup>ème</sup> siècle de notre ère (412 pour notre Languedoc). Après 507, la capitale ne sera plus Toulouse. Les traces archéologiques les plus marquantes du passage des Wisigoths sont leurs nécropoles (présentes à Loupian). Nous pouvons nous méfier des dates de passage d'une entité à l'autre, car c'est une vision très historique et tranchée par des dates butoirs. Ce qui est vu par l'archéologie, pour notre villa par exemple, c'est que les Gallo-romains continuent à vivre à la romaine. Nous sommes donc dans une période de relative continuité jusqu'au milieu du VI<sup>ème</sup> siècle de notre ère, moment où les Wisigoths se replient complètement en Espagne pour laisser la place à une domination franque beaucoup plus pesante. » (Selim Benalioua, Directeur du Musée de site gallo-romain de Loupian ; mail à l'auteur, 25 août 2011)

<sup>41</sup> *Op. cit.*, tome III, *Lettres*, p. 75.

<sup>42</sup> « Quant au latin des inscriptions, il diffère considérablement d'un cas à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un contexte à l'autre. Les épitaphes des Scipions ont une noblesse incomparable, et la densité de tant d'autres est à la mesure de l'esprit latin authentique : simplicité, clarté, brièveté sans bavure, discipline, maîtrise de soi. *Domum servavit lanam fecit* : on ne saurait mieux dire, avec une magnifique modestie. Le vrai Romain parle une langue sobre et concise – ce qui n'est pas toujours le cas de Cicéron l'Arpinate, dont le latin est incertain à l'occasion. Il est vrai qu'il s'agit d'un avocat et d'un homme politique... Il faudrait dire aussi un mot des juristes romains, dont la langue est superbe et que les spécialistes de littérature ignorent fréquemment ! » (R. Turcan, entretien réalisé par mes soins le 2 juillet 2011, *Le Courrier international de la francophilie*, Galati, Roumanie, août 2011 ; *domum servavit lanam fecit* : dernière ligne d'une épitaphe célèbre, à la gloire d'une femme romaine : «(Elle) a maintenu (la/sa) maison fait (la/sa) laine» ; *Corpus des Inscriptions latines*, C.I.L., I, 2, 1211)

<sup>43</sup> « Car le talent pour de telles sciences [celles de l'éloquence], c'est pour les générations du temps passé que le Souverain des générations a préféré le créer ; et de nos jours, dans un monde déjà vieillissant, où les semences se

à la température du vécu, la Gaule des Barbares et des Romains, avec son « sénat wisigoth » de Toulouse<sup>44</sup> (vieillards debout, en manteaux courts de peau, tissus ternes et gras), avec ses dangers, la difficulté de ses hivers, ses nouvelles frontières, ses amitiés, ses cénacles de province, ses joies, ses personnages de rencontre, la vie de ses églises et de son clergé catholiques (l'arianisme en est quasi absent) ; et de saisir une foi réellement monothéiste, malgré son constant polythéisme culturel et poétique. Alors que le système fort grec du néo-platonisant évêque, d'ailleurs non baptisé, de Ptolémaïs fait plutôt penser à de l'hénothéisme : *un dieu* majeur (*hénothéisme*), clef de voûte de tout, mais point, à proprement parler, peut-être le seul Dieu : un peu le symétrique inverse du système paganiste de l'Empereur Julien, dans sa haine des « Évangiles, cette machination de charlatans » : « Nos auteurs affirment en effet que le créateur de toute chose est le père et le roi commun de toute chose mais qu'il a distribué le reste des nations à des dieux ethnarques et protecteurs des cités ; chacun d'eux administre la part qui lui a été assignée, comme il convient. En effet, puisque dans le père tout est parfait et forme un tout tandis que dans les dieux séparés, c'est tantôt une puissance qui prédomine, tantôt une autre. »<sup>45</sup>

\*

En tout cas, ces gens-là nous consoleront toujours des Barbares ; de leurs propres Barbares, qui survivent grâce à leur latin ou à leur grec jusqu'à nous ; des nôtres propres : l'ouvrage de référence sur Sidoine, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule* fut publié par André Loyen en France sous l'Occupation (Les Belles Lettres, 1943) et c'est à la même époque qu'un latiniste (un latiniste entre tous du nom de

---

sont pour ainsi dire épuisées, ces sciences, privées de moelle, n'offrent plus ici ou là à nos regards qu'un petit nombre de productions et seulement chez un petit nombre de gens des œuvres dignes d'admiration et de considération. » (*Lettres*, VIII, 6, 3 ; *op. cit.*, p. 93)

<sup>44</sup> *Panegyrique d'Avitus, Poèmes*, tome 1, coll. Budé, p. 72-74.

<sup>45</sup> L'Empereur Julien, *Contre les Galiléens*, Ousia éd., Bruxelles, 1995, p. 54 et 41-42, tr. fr. Christopher Gérard. Notons le terme « Galiléens », terme ethnique et réducteur pour mieux différencier l'ennemi des Hellènes polythéistes, instruits, ouverts et tolérants.

Robert Schilling) termine sa préface à son édition-traduction des 92 vers de l'anonyme *Veillée de Vénus*, qu'il attribue à l'Africain Florus (milieu du II<sup>ème</sup> s. ap. J.-C.), après quelques remerciements à ses maîtres, sur ces mots :

« Qu'on nous permette enfin de songer avec une pieuse tendresse à la province inspiratrice d'énergie, *Alsatia dilectissima*.

Paris, septembre 1943. »<sup>46</sup>

---

<sup>46</sup> *La Veillée de Vénus*, coll. Budé, 2<sup>ème</sup> éd., 1961, p. VI.

## ANNEXE

### **Pline et les Chrétiens, dans un coin d'Empire, vers 110-112**

Pline le Jeune (né en 61 ou 62-mort sans doute vers 112), neveu maternel et fils adoptif du naturaliste Pline l'Ancien, avocat et haut fonctionnaire, est l'un des plus grands épistoliers de tous les temps : son latin, belle cire, est souple et précis, parfois ferme, capable même de prose poétique pour évoquer par exemple le paysage de ses résidences personnelles ou un lac sacré de son voisinage à îlets mobiles, sensible à peu près à tous les aspects de la civilisation romaine, de l'intérieur même, à la température du vécu : vie professionnelle, intellectuelle, voire (cas rarissime en littérature, surtout antique) amour conjugal. Ami et correspondant de l'empereur Trajan, il fut son gouverneur environ deux ans en Bithynie (actuelle Turquie d'Asie, région d'Istanbul) vers 110-112, pour les derniers mois de sa vie, ce qui nous vaut la fameuse lettre qui va suivre, bien connue des latinistes, beaucoup moins des autres, dont l'authenticité a parfois été contestée, et qui, même si elle est très antérieure à la période que j'ai retenue pour la présente étude, présente l'avantage précieux de nous donner la réaction d'un grand esprit païen, cultivé et ouvert confronté par les hasards de sa charge aux bizarreries d'une curieuse secte du nom de Chrétiens, qu'il semble presque découvrir. Une secte qui était encore dans les limbes, dont il ne cerne guère l'altérité, pourtant radicale sur plus d'un point, comme on peut le voir même à travers ce courrier embarrassé, et dont Pline et son Empereur d'ami eussent bien été alors surpris d'apprendre qu'elle deviendrait une religion planétaire, capitale Rome, dont elle devait balayer tous les dieux. Pline dont la statue, soit dit en passant, orne du reste la cathédrale Santa Maria Maggiore de sa ville natale Côme (récompense de sa modération répressive en Bithynie ?).

*Pline à l'empereur Trajan :*

C'est un devoir, Seigneur, que mes fonctions m'imposent d'en référer à vous dans toutes mes incertitudes. Qui mieux que vous, en effet, peut me tracer une ligne de conduite au milieu de mes hésitations et me former sur les choses que j'ignore ?

Je n'ai jamais assisté à l'instruction des procès contre les chrétiens ; aussi ne sais-je pas sur quoi porte l'information, et dans quelle mesure il convient de les punir. Mon indécision porte sur plusieurs points. Faut-il tenir compte de la différence des âges, ou

bien doit-on traiter les enfants d'un âge encore tendre comme les hommes forts et vigoureux ? Le repentir mérite-t-il le pardon, ou bien suffit-il d'avoir été chrétien pour qu'on n'ait rien à espérer, de ne l'être plus ? Est-ce le nom seul, à défaut d'autres forfaits, qu'on punit, ou bien toutes les infamies qui sont inséparables de ce nom ?

En attendant, voici la procédure que j'ai suivie à l'égard de ceux qui m'étaient déférés comme chrétiens. Dans l'enquête, je leur ai demandé s'ils étaient chrétiens. À ceux qui l'ont avoué, j'ai fait une seconde et une troisième fois la même question, en les menaçant du supplice. Quand ils ont persisté, je les y ai envoyés. Quelle que fût, en effet, la nature de leurs aveux, je ne doutais pas que leur persistance et leur opiniâtreté inflexible ne méritassent d'être punies. Parmi ceux qui se livraient à ces folles pratiques, j'ai pris ceux qui sont citoyens romains, pour les envoyer à Rome.

Bientôt, dans la suite de l'enquête, les accusations s'étendirent, comme c'est la coutume ; il se présenta des cas d'espèce différente. On m'a remis un libelle de dénonciation anonyme, contenant une longue liste de noms. Mais les accusés ont nié qu'ils fussent chrétiens ou qu'ils l'eussent jamais été ; ils ont, devant mon tribunal, invoqué les dieux, brûlé l'encens et offert du vin à votre image, que j'avais fait apporter avec les statues de nos dieux, et chose à quoi on ne saurait, dit-on, contraindre des chrétiens véritables, ils ont même maudit le Christ ; ceux-là, j'ai cru bon de les absoudre. D'autres, déférés par un complice, ont d'abord déclaré qu'ils étaient chrétiens, mais ils se sont bientôt rétractés, avouant qu'ils l'avaient été, mais qu'ils avaient cessé de l'être, les uns depuis plusieurs années, les autres depuis plus de vingt ans. Ils ont tous observé les rites devant votre image et les statues des Dieux ; tous ont maudit le Christ.

Du reste, ils prétendaient que tout leur crime ou leur égarement avait consisté dans l'habitude de se réunir, en un jour marqué, avant le lever du soleil, pour chanter ensemble et alternativement des hymnes, en l'honneur du Christ comme d'un Dieu ; de s'engager par serment, non pas d'exercer des pratiques criminelles, mais à ne commettre ni vol, ni violences, ni adultères, à garder leur parole, à ne pas nier le dépôt réclamé. Après quoi chacun se séparait, mais qu'ils se réunissaient de nouveau, pour

prendre une nourriture commune, il est vrai, mais innocente ; enfin qu'ils s'étaient abstenus de ces réunions, depuis l'édit par lequel, selon vos ordres, j'avais défendu les hétaires. Pour m'assurer de ce qu'il y a de vrai dans ces dépositions, j'ai cru nécessaire de faire mettre à la question deux filles esclaves, qui passaient pour être employées dans le ministère de leur culte. Mais je n'ai rien trouvé qu'une superstition absurde et poussée à l'excès.

Aussi, j'ai suspendu l'enquête, et je me suis empressé de vous consulter. L'affaire m'a paru digne de vous être soumise, surtout à cause du grand nombre de ceux qui se trouvent en péril. Un grand nombre de personnes, de tout âge, de toute condition et même de l'un et l'autre sexe, sont déjà et devront être impliquées dans l'accusation. Car ce ne sont pas seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes qui sont infestés de cette contagieuse superstition. On peut cependant arrêter le progrès du mal et y porter remède ; déjà l'on peut voir les temples qui étaient presque déserts, commencer à être fréquentés de nouveau, les sacrifices solennels, longtemps interrompus, reprennent leur cours ; le trafic se rétablit sur l'élevage des victimes, qui naguère encore ne rencontrait que de très rares acheteurs. On peut juger, par là, de la multitude qui peut être ramenée, si l'on fait grâce au repentir.

Pline le Jeune, *Lettres*, X, 96

*Réponse de l'empereur Trajan :*

Vous vous êtes conduit comme vous le deviez, mon cher Secundus<sup>47</sup>, dans les enquêtes que vous avez faites, au sujet des chrétiens qui vous étaient déférés. Car on ne saurait établir, pour ces procès, une procédure unique qui puisse être appliquée en tous lieux. Ne faites pas de perquisitions. Si des chrétiens viennent à être déférés et convaincus, il faut les punir, avec cette restriction toutefois, que si l'accusé nie qu'il est chrétien, et il le prouve extérieurement en adorant nos Dieux, quelque soupçon

---

<sup>47</sup> Cognomen de Pline (dont le nom habituel est *Caius Plinius Caecilius Secundus*).

d'ailleurs qu'on puisse avoir sur son passé, il faut pardonner à son repentir. Les libelles de dénonciations anonymes ne peuvent faire autorité en aucune sorte d'affaires. C'est là une manière d'un pernicieux exemple, et qui n'est pas de notre temps.

*Lettres, X, 97*

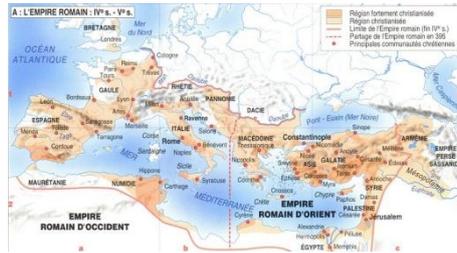
Traduction Joseph Variot<sup>48</sup>



Statue de Pline le Jeune,  
cathédrale Santa Maria Maggiore, Côme.

---

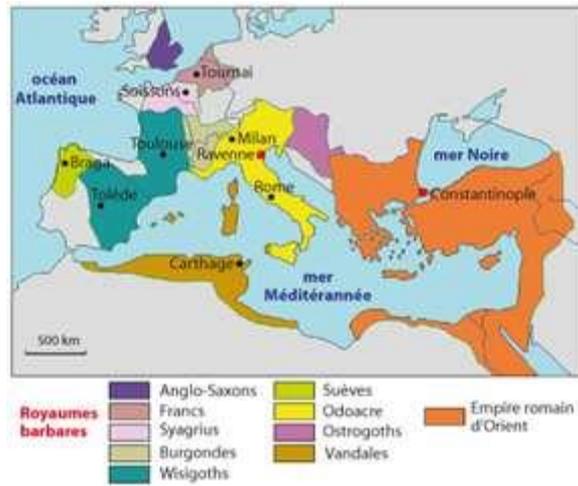
<sup>48</sup> [http://www.mediterranee-antique.info/00Pdf/Variot/Pline\\_Trajan.pdf](http://www.mediterranee-antique.info/00Pdf/Variot/Pline_Trajan.pdf)



Le partage de l'Empire romain



Les grandes invasions



Les royaumes barbares